



Mon temps est trop précieux. — Page 254, col. 2.

— Encore une fois, laissez cela à Dieu et à ma conscience, monsieur d'Exmès, reprit gravement le digne bourgeois. Je vous quitte. Agissez de votre côté, tandis que j'agirai du mien.

Tout se passa à peu près comme Pierre Peuquoy l'avait prévu. Les factionnaires appartenaient en grande partie à la cause des Français. Un seul qui voulut résister fut bientôt lié et mis hors d'état de nuire. Quand l'armurier remonta, accompagné de Jean Peuquoy et de quelques amis sûrs, tout le haut du fort de Risbank était déjà au pouvoir du vicomte d'Exmès.

Il s'agissait maintenant de se rendre maître des corps de garde. Avec le renfort que lui amenaient les Peuquoy, Gabriel n'hésita pas à y descendre sur-le-champ.

On profita habilement du premier moment de surprise et d'indécision.

A cette heure matinale, la plupart de ceux qui tenaient pour les Anglais par leur naissance ou par leurs intérêts dormaient encore, en toute sécurité, sur leurs lits de camp. Avant qu'ils ne s'éveillent, pour ainsi dire, ils étaient déjà garrottés.

Le tumulte, car ce ne fut pas un combat, ne dura que quelques minutes. Les amis de Peuquoy criaient : Vive Henri II ! Vive la France ! Les neutres et les indifférents se rangèrent immédiatement, comme c'est la coutume, du côté du succès. Ceux qui essayèrent quelque résistance durent bientôt céder au nombre. Il n'y eut, en tout, que deux morts et cinq blessés, et l'on ne tira que trois coups d'arquebuse. Le pieux Lactance eut la douleur d'avoir sur son compte deux de ces blessés et un de ces morts. Par bonheur, il avait de la marge !

Six heures n'avaient pas sonné, que tout au fort de Risbank était soumis aux Français : Les récalcitrants et les suspects étaient enfermés en lieu sûr, et tout le reste de la garde urbaine entourait et saluait Gabriel comme un libérateur,

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LE JEUNE DOCTEUR

PAR HENRI CONSCIENCE.

PREMIERE PARTIE.

I

Le 26 juillet de l'année 1846 était une journée extraordinairement chaude. Le soleil brûlait comme un disque de métal rougi dans le ciel d'un bleu sombre. Ses rayons, renvoyés par les façades blanches des maisons, transformaient les places et les rues en autant de fournaies ardentes où il était impossible de respirer.

Si de temps en temps du moins une faible brise était venue rafraîchir l'atmosphère immobile ! Mais vainement eût-on épié pendant des heures le feuillage des arbres qui s'élevaient au-dessus des murs des jardins : pas une feuille ne remuait.

Sous l'influence de cette température suffoquante, la savante et bonne ville de Louvain offrait une physionomie étrange. Une lumière splendide inondait les places et les édifices ; le carillon, annonçant les heures, sonnait joyeusement dans les airs ; mais pas une figure humaine ne se montrait dans les rues, désertes et tranquilles comme au milieu de la nuit.

Sans doute, après leur dîner, les paisibles habitants de Louvain avaient courbé la tête sous la lourdeur de l'atmosphère, avec la ferme résolution de prolonger leur bienfaisante sieste jusqu'à l'heure où la plus grande chaleur du jour serait passée.

Cependant, en ce moment, un jeune homme parut à l'entrée de la rue Tirlemont. Marchant d'un pas précipité, sans chercher l'ombre, il traversa obliquement la Grande-Place par le chemin le plus court, pour arriver plus vite à sa destination.

La sueur coulait à grosses gouttes sur son visage enflammé ; les mèches de ses cheveux bruns qui s'échappaient de son chapeau de paille et tombaient sur ses épaules, paraissaient trempés d'eau. Lors même qu'il n'eût pas porté sous le bras gauche deux gros et pesants volumes, on eût deviné facilement, à l'inspection de son costume et de toute sa personne, que ce jeune homme suivait les cours de l'Université, et faisait partie de ceux qui viennent demander à l'*Alma Mater* les dernières armes pour livrer, avec l'espérance de la victoire, la bataille décisive du doctorat.

Il pouvait avoir atteint sa vingt-sixième année ; mais sa figure amaigrie et les rides légères qui sillonnaient son front le faisaient paraître plus âgé. Quoiqu'il marchât la tête penchée sous le poids de ses pensées, sa taille était haute, et il y avait dans la délicatesse de ses membres, comme dans tout son extérieur, quelque chose d'élégant et de distingué qui l'eût fait prendre pour un jeune homme de grande naissance, si la pauvreté de ses habits et certains signes de pénurie d'argent n'avaient fait donter de cette aristocratique origine.

Après avoir continué sa course pendant quelque temps, il s'arrêta vers l'extrémité de la rue de Namur, et entra dans la boutique d'un charpentier. Le *baes*, qui dormait la tête appuyée sur son établi, s'éveilla en sursaut, et lui dit en bâillant :

— Ouf ! quel temps ! n'est-ce pas, monsieur Adolphe ? Encore trois journées comme celle-ci, et les Louvanistes sont rôtis. Et vous courez les rues par une chaleur pareille ? Je ne voudrais pas même y exposer mon chien.

— Oui, maître Jean, il fait terriblement chaud, répondit l'étudiant ; mais j'ai l'épée dans les reins : pour moi, le temps vaut plus que de l'or.

Le charpentier étendit la main, et par un geste rapide, fit glisser son pouce sur son index replié.